

"Se pencher sur soi..."

Entretien avec Halim Zenati, photographe

Propos recueillis par Abdellatif CHAOUI

E carts d'identité : Vous êtes photographe, que représente pour vous la photographie ? Quelle définition donneriez-vous à cet art que vous exercez ?

Halim ZENATI : C'est difficile. Je suis lié à la photo, les gens ne me verraient pas sans la photo, je ne vivrais pas sans la photo. Depuis que je l'ai découverte, par le plus grand des hasards, je dirais que je lui ai tout sacrifié entre guillemets. Qu'est-ce que c'est pour moi ? Même si j'aime l'image animée, j'aime le fait de résumer l'histoire en une fraction de seconde, en une image, résumer un événement. Par exemple la photo de "la Pieta" qui évoque le drame en Algérie représente en une seule photo toute la douleur de ce peuple et la tragédie que vit l'Algérie. C'est comme la petite fille nue brûlée par le napalm au Vietnam, il n'y a pas besoin de faire un film ou d'écrire un livre, une seule photo suffit.

E.d'I. : Comment avez-vous découvert la photo ?

H.Z. : En fait je faisais des études d'agronomie et dans l'école il y avait un circuit fermé de télévision. Un jour les responsables du studio ont demandé des élèves bénévoles pour animer des émissions entre les cours, avec de la musique, du mime, etc. Je suis rentré dans le studio de régie et je me suis dit : c'est ça que je veux apprendre. Il s'agissait de vidéo. Le réalisateur

m'a dit : "si tu veux faire de la vidéo, passes par la photo, ce sera plus simple, et il m'avait donné une clé pour accéder à la vidéothèque des formateurs où il y avait des revues de photo et de vidéo. Alors j'ai commencé à faire de la photo en amateur, et je n'ai plus jamais arrêté. J'ai fini mes études et j'ai continué la photo. C'était à Alger, entre 1974 et 1978. En 1978, j'ai eu mon diplôme d'ingénieur agronome, et en même temps j'avais fait assez d'apprentissage pour devenir photographe. En 1978 j'ai fait ma première exposition, à Alger. Ensuite j'ai concilié les deux en faisant des photos d'agronomie pour le Ministère de l'Agriculture et en parallèle je faisais mon propre travail sur Alger.

E.d'I. : Qu'est-ce que vous a amené à partir d'Alger ?

H.Z. : Sincèrement, je savais que ça allait péter. Les prémisses étaient déjà là. Je savais que la vie allait être intenable. J'ai préféré partir. En plus, l'horizon professionnel était limité, à part photographe de presse, et il n'y avait que trois journaux. Je ne voyais pas d'issue à ma passion. Je voulais éviter de devenir photographe de faits divers dans El Moudjaïd ou Algérie Actualité. J'ai aussi cherché à me confronter avec d'autres confrères. Là-bas on était 5 ou 6. C'était pas énorme. Donc j'avais un peu peur de tourner en rond. J'ai préféré prendre la tangente. Bien sûr il y a eu un

prétexte... J'ai voulu faire des études post-graduation en communication, histoire de valoriser mes acquis par un bout de papier, parce que j'étais toujours engagé comme ingénieur agronome et que je me voyais mal au bout de dix ans, quitter l'agronomie et me retrouver photographe sans aucun statut.

E.d'I. : Une fois en France, comment ça a évolué ?

H.Z. : Ça a été facile dans le sens où après six mois de vie à Grenoble j'ai fait des expos, qui m'ont permis de me mettre à mon compte. Ça a été facile aussi dans la mesure où je commence à être connu, mais c'est difficile de gagner sa vie avec ça. J'ai galéré comme on dit, mais j'ai tenu bon, même si je trouve à redire parfois sur la réaction de certains artistes ou de certains photographes. J'étais toujours préoccupé par l'Algérie, je savais que ça allait se transformer radicalement, que ça allait bouger dans le sens négatif, et je me suis empressé d'enregistrer cette évolution et j'étais concentré uniquement là-dessus. Et beaucoup de gens, même des photographes, ne comprenaient pas ces photos, ils n'arrivaient pas à les décoder, ils disaient qu'ils avaient besoin d'un élément de comparaison, et certains m'ont même dit "quand est-ce que tu vas sortir de ta Casbah ?". Il a donc fallu que je fasse d'autres photos, de mode, des portraits, de concerts, pour que les gens puissent enfin me traiter de

photographe à part entière, et non pas de photographe algérien.

E.d'I. : En fait vous avez émigré deux fois, il a fallu que vous émigriez vous, et ensuite dans votre art, comment l'avez-vous vécu ?

H.Z. : Je trouvais que c'était bête de leur part car il n'y a pas besoin d'éléments de comparaison pour connaître la valeur d'une photo, comme pour tous les autres arts. Ça m'a un peu blessé, car je ne comprenais pas que les gens ne puissent pas comprendre alors que maintenant au contraire mes photos sont sollicitées, elles n'arrêtent pas de tourner. J'ai trouvé que ces gens-là manquaient un peu de hauteur, ils restent confinés dans leur petit truc, et ils comprennent mal ce qui vient les sortir de la norme.

E.d'I. : Cette migration dans la photo, finalement, après coup, comment la jugez-vous ?

H.Z. : Maintenant je suis complet. J'ai d'autres centres d'intérêt que l'Algérie : le théâtre, les graffitis, les petites ruelles, les portraits, les enfants... Je n'ai pas de spécialité. Je refuse d'ailleurs de m'enfermer dans le cercle d'une spécialisation. Quand on me demande mon genre de photos, je dis "tout, sauf la publicité". Ça ne me dit rien de photographier des objets, des natures mortes, passer quatre heures à régler la lumière pour photographier un plat de nouilles ou une chaise.

E.d'I. : Et si vous retourniez en Algérie, vous feriez les mêmes photos qu'avant ? En clair la migration a-t-elle changé quelque chose pour vous ?

H.Z. : Je ne crois pas. J'ai ma manière de faire des photos. Par exemple je travaille toujours au grand angle, au plus près des gens, à une

distance de 50 cm à 2 mètres de la personne. Par contre je pense y aller bientôt, je crois que je me laisserai guider par mon affectif, mes sentiments. J'essaierai de montrer ce qui me touchera dans les transformations de la société algérienne, et transformations il y a, à tous points de vue, que ce soit l'urbanisme, c'est-à-dire l'état des rues, mais aussi les gens, comment ils ont évolué, les jeunes, le couple, ... c'est surtout ça que je m'attacherais à photographier. En fait c'est pour reprendre l'histoire que j'ai commencé à écrire en photos. J'ai mis le mot FIN, malheureusement, contre mon gré, et je pourrais reprendre, après huit ans d'absence, voir où en est cette société dont je suis issu.

E.d'I. : Je sais que vous allez aussi au Brésil. C'est un terrain de recherche photographique ?

H.Z. : Oui, aussi. Cette société m'a attiré. J'ai débarqué par hasard, pour des raisons professionnelles, et cette société est tellement riche... au départ c'est comme si, ne pouvant plus rentrer en Algérie, ça a été un pays de substitution. Avec le recul je le vois comme ça, dans la mesure où il y a tous les côtés positifs de l'Algérie, sans les côtés négatifs, c'est-à-dire ce qui se passe. Du coup les premières images du Brésil que j'ai faites, qui me venaient en pleine face, c'est un peu les composantes de la société brésilienne : l'architecture, les enfants, les femmes, la musique, la plage, la religion... Maintenant je commence à affiner, et mes prochains thèmes sont les religions car au Brésil il y en a plusieurs qui cohabitent, et même les sectes, car elles sont ouvertes au public et j'ai déjà assisté aux cultes de quelques-unes. Toutes ces différentes religions et sectes sont ouvertes, n'importe qui

peut y assister, même les églises : c'est portes et fenêtres ouvertes, c'est un peu "regardez, il n'y a aucun rejet des autres", c'est vraiment une société melting pot à tous points de vue. Et puis certains Brésiliens me disaient de photographier la pauvreté, les enfants abandonnés, mais j'ai pensé que beaucoup l'avaient déjà fait, et que ce serait plus intéressant de photographier l'autre côté, c'est-à-dire la bourgeoisie. C'est montrer la richesse par le biais de l'utilisation du téléphone portable, les tatouages, les femmes, beaucoup de femmes se tatouent. Un autre reportage que j'ai esquissé c'est la communauté homosexuelle, aussi bien gay que lesbienne, c'est très ouvert, à visage découvert, ils ne se cachent pas. Cela m'a impressionné de voir, peut-être à cause du culte du corps au Brésil, comment l'homosexualité est bien acceptée dans le pays. C'est une des facettes du Brésil. J'aime bien travailler sur une thématique, et aborder une société à travers ses classes sociales...

E.d'I. : Est-ce que la question de la diversité est un point de comparaison avec la France pour vous ?

H.Z. : La différence avec l'Europe, l'Europe blanche, c'est que là-bas ils ont un système de pensée, qu'on appelle l' "anthropophagie". En Europe, on peut passer trente ans de notre vie, on est toujours étranger quelque part. Les gens te considèrent étranger par ta peau, ton nom ou ton origine. Soit nous-mêmes on se sent étranger, même si on se sent intégré, qu'on est naturalisé, ... On se sent étranger juste avec la question "quelles sont tes origines" ou par ta peau "t'es pas français de naissance"... Tandis que là-bas, si on y vit, au bout d'un moment on oublie complètement son origine, on est aspiré de l'inté-

rieur par la société, on devient soi-même Brésilien et les Brésiliens se contrefichent de l'origine et du moment qu'on vit dans le pays on est de ce pays. Quand je suis allé au Brésil pour la première fois j'ai dit : "je vis en France mais je suis Algérien" et ils m'ont répondu "non, si tu vis en France tu es Français". Ça va même plus loin dans la mesure où ici par exemple les enfants de la deuxième génération peuvent parler la langue d'origine de leurs parents, autre que le français, et la comprendre. Là-bas j'ai connu des gens de la deuxième génération de Libanais ou de Syriens, ils ne savent strictement aucun mot de la langue de leurs parents, ni même le pays, et ils n'ont jamais cherché à visiter le pays. Ils se considèrent comme Brésiliens. Ils disent : "mon père est d'origine syrienne", mais eux-mêmes ne se disent pas d'origine syrienne. Ils ont gommé cela. Est-ce que c'est un bien, est-ce que c'est un mal ? Je ne sais pas. Je sais que c'est positif dans la mesure où on peut dire "je suis Brésilien" même si mon père est Syrien. D'où ce qui m'attire au Brésil.

E.d'I. : Est-ce que vous voulez dire qu'une société de métissage on s'y sent bien et que ça facilite le fait de vouloir en faire partie ?

H.Z. : Tout à fait. Ça donne envie d'en faire partie. J'ai rencontré plusieurs Français qui vivent au Brésil depuis une année ou depuis quinze ans qui n'ont jamais eu de nostalgie de la France, qui sont Brésiliens, qui sont contents d'y vivre, et en aucun cas ils ne voudraient revenir dans leur pays d'origine, même s'ils n'ont peut-être pas le même boulot, la même qualité de vie d'un point de vue financier, mais c'est tellement mineur que personne n'y prête attention. La France, enfin

une partie de la société, elle refuse un cosmopolitisme, un melting pot qui est déjà là, qui est présent et qui n'ira qu'en se développant par l'arrivée des gens d'ailleurs mais aussi par les mariages mixtes, les enfants métissés. Au niveau du travail on en est encore à demander le prénom pour voir s'il est bien d'origine française, car sinon on dit "dé-solé...". On est très en retard de ce côté-là. La France a mis des années à ce que ses oreilles s'habituent à autre chose que le rock, comme le raï ou la salsa, la samba, qui existaient depuis très longtemps mais les gens n'étaient pas habitués...

E.d'I. : Vous avez fait une exposition intitulée "Intérieurs murs" montrant les intérieurs de personnes d'origines diverses, qui montrent aussi une diversité d'objets, un métissage, est-ce une recherche consciente dans votre travail ?

H.Z. : Je ne sais pas. Je ne voulais pas qu'en tant qu'immigré je travaille forcément sur l'immigration. Je me considère d'abord comme photographe plutôt que comme photographe de l'immigration ou photographe algérien. Mais j'ai une attirance pour les murs, qui en disent parfois plus long que les gens, et je photographie déjà dehors les inscriptions sur les murs, qui dénotent un état de la société à un moment donné, et du coup, au lieu de montrer les gens, j'ai voulu montrer comment ils vivent en France. Il y a une part de leurs racines affichées sur le mur ainsi que leur vie actuelle ici, par les traces quotidiennes, le minitel, la bibliothèque, et puis les petits éléments qui font deviner à qui on a à faire, et même parfois la classe sociale. J'ai vu des livres sur des intérieurs, avec des photos de murs mais avec les personnes, pour moi ils consti-

tuaient un barrage entre le mur et moi. J'ai préféré gommé les personnes. L'idée m'est venue en voyant le nombre de nationalités présentes sur le quartier de la Villeneuve, dans une bonne cohabitation. Ça me permet de faire le lien entre moi-même et ces thèmes. Je reste Français issu d'une autre culture, je dirais même d'une double culture.

E.d'I. : Que diriez-vous sur le lien entre création et migration ? Vous avez travaillé avec des stagiaires sur la photo, avec des jeunes, des femmes... Qu'est-ce que cela vous inspire d'avoir travaillé avec des personnes immigrées ?

H.Z. : J'espère travailler bientôt avec des vieux de la première génération. Je trouve que c'était plus facile pour moi de faire faire de la photo à ces personnes, pas à cause de la même origine car ce n'est pas toujours le cas, mais plutôt de vivre l'exil. Quand ils ont découvert le résultat, ils étaient très contents, la photo leur a donné la possibilité de se retourner sur eux-mêmes, ne serait-ce que par leur quotidien, leur vie de famille, leur intérieur, leurs proches, leur quartier... Généralement la photo c'est le voyage, les photos de vacances, c'est ailleurs, mais rarement soi. Et moi j'ai pris la phrase d'un photographe qui dit "fais le voyage autour de ta chambre au lieu du voyage autour du monde". En fait ça amène à se pencher avec plus d'attention sur soi, sur son intérieur... Moi-même j'ai commencé à photographier mon quartier, ma famille, ma ville natale... J'ai appliqué ça pour les stagiaires. Ce n'est pas seulement une technique. On dit que la photo se révèle dans le révélateur, mais elle révèle aussi une partie de soi-même, aux autres et à soi-même. ■